



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Lucien

Divisé En Deux Parties

Lucianus <Samosatensis>

Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697

Louange d'une maison

urn:nbn:de:hbz:466:1-45093

cher contre toy-même ; mais ne fais plus cecy , car il n'est pas juste que ceux qui vivent de la sorte , & qui trahissent leurs amis , comme tu fais , soient sous un même couvert, ni boivent & mangent avec les autres. N'ajoute point aussi les baisers aux complimens , & particulièrement quand tu salueras ceux qui t'ont rendu la bouche malencontreuse. Enfin puisque j'ay commencé à t'avertir en amy , ne t'amuse plus à parfumer une teste blanche , ni à te faire arracher le poil * où tu sçais. Car si c'est pour la propreté , tu en devrois faire autant par tout ; mais pourquoy te ¶ parer en des lieux qu'il n'est pas honnête de montrer ? Il ne te reste que les cheveux blancs , pour paroître sage ; épargne les donc , & particulièrement ta barbe ; & si tu pens , ne fay tes saletez que de nuit , afin que la lumie- re n'en soit point souillée. Tu vois qu'il ne falloit pas reveiller, comme on dit, le chat qui dort , ni condamner le mot de malencontreux , qui rendra toute ta vie malencontreuse. En veus tu davantage , car je t'en diray tant que tu voudras, bien assuré que je ne manqueray jamais de matiere. Un infâme comme toy devoit craindre d'offenser un homme d'honneur. Tu diras peut estre que je t'ay attaqué par des Enigmes que tu n'entens point ; Comme si tu ne sçavois pas le nom des crimes que tu commets ? Mais je te permets d'en rire, si je ne suis vengé au double. Pren garde seulement à l'avenir comment tu vivras, & ne te prens qu'à toy de cette Satyre , puisque selon le dire d'Euripide, *l'infelicité est la fin d'une bouche sans retenue, aussi bien que de la folie & de la mechanceté.*

* Ou met-
tre du de-
pilatoire.
† On, pour
la santé.

LOUANGE D'UNE MAISON.

ON dit qu' Alexandre fut si transporté, en voiant la beauté de la riviere du Cygne, avec la clarté & la fraîcheur de ses eaux , qu'il ne pût s'empêcher de s'y baigner , parce qu'elle n'estoit pas trop pro-

profonde, ni son cours trop violent. Je me sens de même épris d'amour, à la veüe d'un Palais si beau & si magnifique, & touché du desir d'en connoître toutes les perfections, & d'en celebrer les loüanges. Car je ne croy pas qu'il y ait une plus grande marque de stupidité & de barbarie, que de s'estimer indigne de posséder ce qui est beau, & comme s'en bâtir volontairement. D'ailleurs, les personnes d'esprit n'admirent pas en silence les belles choses, comme font les autres; mais ils aiment à se repandre en loüanges, pour payer en quelque sorte leur hôte, & faire voir qu'ils sçavent bien remarquer ce qui est digne de l'estre, & reconnoître les faveurs que l'on leur fait. Or de le loüer simplement, cela peut-être bon pour ceux qui ne peuvent rien davantage, comme ce jeune Insulaire * qui contemploit le Palais de Menelaüs, & qui comparoit son marbre & son or à ce qu'il y avoit de plus beau dans le Ciel, parce qu'il ne connoissoit rien de si excellent sur la terre; Mais de faire une harangue à sa loüange, dans une compagnie aussi illustre que celle-cy, il me semble que c'est contribuer quelque chose à sa gloire. Ajoutez à cela, qu'il y a du plaisir à parler dans un si auguste lieu, & que la voix y retentit agréablement. Si l'Echo se plaît à redire les chansons des Bergers, & à exprimer le son rustique de leurs musettes, dans les creux de quelque rocher; Que ne fera t il point des douceurs d'Apollon & des Muses dans un Palais tout brillant d'or & de lumiere? D'ailleurs, il semble, que la magnificence du lieu fournit de plus belles pensées & plus belles expressions, & reveille les forces de l'esprit, pour essayer de l'égalier, comme le courage d'Achille se sentit émeu par la veüe des armes, & piqué du desir de l'honneur. Socrate se plaisoit à entretenir Fedrus sous l'ombrage frais d'un Platane, & sur les bords verdoyans d'une fontaine, & n'avoit point de honte à son âge d'invoquer les Muses, quoy que vierges, pour entendre des discours d'amour: Et ne croirons-nous pas qu'elles accourront volontairement, pour inspirer celuy qui vient chanter les loüanges d'un séjour si agréable.

* *Telemachus*
214.

agréable? Car nous ne parlons pas icy sous des arbres, ni dans un Palais qui n'ait rien de recommandable que son opulence, comme celuy du Roi de Perse; mais dans un chef d'œuvre d'Architecture, où l'art surpasse la matiere, toute precieuse qu'elle est, & qui ne demande pas un spectateur rustique, mais sçavant. Pour commencer donc sa description, il est tourné au Soleil levant, à l'exemple des anciens Temples. Toutes les proportions & les regles de l'art y sont gardées. Les vents le peuvent rafraîchir en toute saison; & comme il est percé de tous côtez, la liberté de la veüe ne contribue pas peu à son embellissement. Les ornemens n'y sont pas entassez les uns sur les autres, ni l'or réparé par tout; mais comme une honête femme, il n'en a qu'autant qu'il en faut pour l'agrément, & non pas pour le luxe; à l'exemple du Ciel, qui n'est pas tout semé de feux, car autrement, au lieu d'estre agreable, il seroit terrible. Il n'appartient qu'aux Courtisanes d'estre toutes éclatantes d'or & de pierreries, pour se faire admirer par la richesse de leurs ornemens; au lieu que les autres brillent assez par leurs vertus, & aimeroient mieux estre sans parure, que d'en trop avoir. L'or est donc icy menagé, comme dans les beaux ouvrages, où on le mêle parmy la pourpre & l'yvoire, pour en rehausser l'éclat, & non pas pour l'étouffer; & il semble ajouter à la lumiere du jour, une lumiere plus precieuse. Qui auroit donc la liberté & la licence des Poëtes, on pourroit comparer les plafons de ce superbe édifice, au plancher des Cieux; & les beautez des peintures & des tapisseries, aux fleurs d'un parterre, si ce n'est que celles-cy flétrissent, & que les autres sont immortelles, comme n'estant jamais souillées par l'atouchement d'une main grossiere, & ne souffrant que l'aproche de la veüe. D'ailleurs, il y a icy un Printems perperuel, au lieu que dans la Nature il ne fait qu'une partie de l'année. Qui ne seroit donc touché de tant de merveilles, & piqué de les décrire, quand on devroit estre surmonté par la grandeur de la matiere? Car la beauté a des charmes inexplicables

bles, pour nous attirer à foy, & il semble qu'il y ait du plaisir à courre dans une belle carrière, où l'on imprime doucement ses pas, & que c'est alors qu'on s'abandonne à la course. Le Pâon à l'entrée du Printems, lors qu'il voit naître les premières fleurs, qui sont non seulement plus belles, mais s'il faut ainsi dire, plus fleurs que les autres, étale avec plus de magnificence l'or & l'azur de ses ailes; & dispute avec le Printems, à qui produira de plus belles choses. Il fait la rouë; Il se tourne & se mire dans ses plumes dont l'éclat est redoublé par celui de la lumière, qui ne se contente pas d'embellir ses couleurs, mais les multiplie. Cela arrive particulièrement à ces cercles d'or, qui couronnent l'émail de ses ailes, & ressemblent chacun à un arc en ciel, qui change de couleur selon les divers aspects de la lumière. Combien la Mer a-t-elle de charmes pour nous attirer à foy, quand la surface est unie comme la glace d'un miroir, & qu'on la peut appeler à bon droit, le miroir des Cieux. Les plus grands ennemis des eaux desirent alors de s'embarquer & de s'éloigner du rivage; sur tout lors qu'on voit un petit vent enfler doucement les voiles, & le navire couler légèrement sur les ondes. Il en est de même de ce Palais, dont la beauté m'enchanté & me ravit, jusqu'à me perdre dans ses loüanges. Et je m'imagine que quand je serois sans éloquence, elle suppléeroit à mon défaut. Mais ne me trompe je point aussi dans ce ravissement; & les merveilles qui font icy, ne nuisent elles point plutôt à mon dessein. Car comme la multitude des ornemens nuit à la beauté des femmes, & détourne les yeux des spectateurs de dessus leur visage, pour les jeter sur leurs pierreries; Celui qui harangue dans un lieu rempli de tant de beautés diverses, a ce malheur que les yeux des auditeurs sont plus occupez que leurs oreilles; & que la lumière de son discours est obscurcie, comme celle d'un flambeau par une plus grande lumière. Ajoûtez à cela, que la voix retentit trop en des lieux si élevez, & qu'on n'y l'entend pas si distinctement, soit parce qu'elle se

comme un Echo qui la trouble, ou parce qu'elle est absorbée dans ces voutes, comme le son de la flûte, par celui de la Trompète, & le cry des Nautonniers par le bruit de la tempête. D'ailleurs, tant s'en faut que la magnificence de ce lieu, excite celui qui parle, qu'elle l'étonne plutôt, & l'intimide, par une juste crainte, de n'avoir rien qui soit digne d'un Palais si admirable, & d'un auditoire si celebre. Car, comme l'éclat des armes de celui qui fuit, ne sert qu'à rendre sa fuite plus éclatante, la beauté du lieu ne sert qu'à decouvrir davantage les defauts de l'Orateur, & à faire paroître sa foiblesse. C'est ce que celui-là dans Homere semble avoir bien reconnu, lors qu'il s'excuse sur son ignorance, pour faire que sa Harangue soit plus admirée, parce que ce qui est beau, ne tire pas son lustre de ce qui l'égalé ou qui le surpasse, mais de ce qui est moins beau que luy. Joignez à cela; que la veüe de celui qui parle, aussi bien que l'oreille de celui qui entend, est divertie par la beauté des objets qui l'empêchent de songer à ce qu'il veut dire. Il faut qu'il die de belles choses, pour détourner les assistans de la contemplation de ce qu'ils voyent; car d'auditeurs, ils sont devenus spectateurs. Si-tôt qu'on est entré icy, on se trouve ébloüy de tant de clartez, qu'il faudroit avoir perdu l'usage des yeux, pour conserver celui des oreilles; ou s'assembler de nuit comme le Senat de l'Arcéopage. Les Fables des Gorgones & des Sirenes enseignent assez les avantages de la veüe sur l'ouïe, puisque les unes changeoient en rochers ceux qui les regardoient; & qu'en passant vîte on s'exemptoit du charme des autres. L'exemple même du Pâon fait contre nous. Car toutes les Musiques du monde ne seroient pas capables de nous divertir de la contemplation de sa beauté, quand il déploye ses aïles au Printems, & qu'il étale toute sa pompe & sa magnificence. Herodote dit que l'ouïe est plus infidele que la veüe, & par là il donne l'avantage aux yeux par dessus les oreilles; & avec raison. Car les paroles ont des aïles, & s'envolent à même tems qu'on les prononce; mais le plaisir de la

la

la veüe subsiste, & lance coup sur coup des traits redoublés, & par ce moyen inévitables. Mais pourquoy chercher des preuves plus loin, puisque tandis que nous parlons, je vous voy jeter les yeux de toutes parts, & contempler la beauté des tableaux & des dorures; dequoy vous ne devez pas avoir honte, car le plaisir des yeux nous emporte, & ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit. D'ailleurs l'excellence de l'art, jointe à la beauté & à l'utilité des histoires anciennes qui y sont dépeintes, a beaucoup de pouvoir sur l'esprit humain. Mais de peur que vous ne m'abandonniez tout à fait pour les regarder, je vous les veus décrire, pour joindre en quelque sorte le plaisir de la veüe à celui de l'ouïe, & remporter ainsi l'avantage. Car vous m'excuserez aisément quand je n'atteindray pas à la perfection de ce qui est icy dépeint, parce que la peinture de la parole est bien plus foible que l'autre, & qu'il faut que je vous représente sans couleur & sans pinceau, ce qui y est exprimé avec toutes les couleurs & tous les artifices de la peinture. Mais pour commencer, regardez à main droite en entrant, vous y verrez l'Histoire Greque, jointe à celle d'Ethiopie. Voilà Persée qui tuë un monstre marin, & qui enleve Andromede. Considerez comme en peu d'espace le Peintre a bien exprimé la crainte & la pudeur de cette Belle, qui toute nuë regarde le combat, du haut d'un rocher. Considerez l'épouventable regard du monstre qui vient à elle pour l'engloutir, & l'amoureuse hardiesse du Chevalier. Voyez comme il luy oppose son bouclier, qui le petrifie par la force des regards de Meduse tandis qu'il luy décharge un coup d'estramacon sur la tête. Le Peintre a peint comme hors d'œuvre, son vol vers les Gorgones; d'où il remporte ce fameux bouclier, sans lequel il ne pouvoit métre fin à l'aventure. Après vient un exemple illustre d'amitié, qui semble estre tiré de Sofocle ou d'Euripide. Pylade & Oreste, qu'on croit morts, sont cachez derrière le Palais d'Agamemnon, où entrant à la dérobee,

L
ils tuënt B
& étendu
toute sa C
pleurent,
cy cherche
Mais le Pe
de plus cri
tant sa ni
mais il le
meurtrier
passe-rem
Voyez ce
vre à la m
sauter apre
proche, q
core Persée
coupe la tē
de Minerv
fin de l'ava
placée dan
en est mor
la paroy,
Déesse de
Elle paroit
cain la pou
violence de
& demi-ho
d'Orion av
tre le chen
lumiere;
ment; ce
nos. Après
point aler
deurs d'Ag
leur Maître
tes marque
qu'en sa cha
dissemblab
lamède po

ils tuent Egeus ; car Clytemnestre est déjà morte, & étendue sur ce lit à demy nuë. Voyez comme toute la Cour est étonnée de cet assassinat ; les uns pleurent, les autres crient, ou semblent crier ; ceux-cy cherchent à se sauver, ceux-là résistent en vain. Mais le Peintre a passé adroitement ce qu'il y avoit de plus criminel, & n'a pas voulu représenter le fils tuant sa mere, parce que cela eût fait trop d'horreur ; mais il le dépeint tuant l'adultere de sa famille, & le meurtrier de son pere. En cet autre tableau est un passe-tems amoureux de Brancus & d'Apollon. Voyez ce jeune chasseur assis sur ce roc, avec un lièvre à la main, qu'il montre aux chiens qui veulent sauter après. Apollon, qui aime ce beau fils, est tout proche, qui sourit de cette action. En-suite est encore Persée, qui exécute l'entreprise des Gorgones, & coupe la tête à Meduse, estant à couvert du bouclier de Minerve. Mais il ne sçait pas encore quelle sera la fin de l'avanture, & n'a pas vu la tête de la Gorgone placée dans le bouclier ; car il sçait bien que la veüe en est mortelle. Vis à vis de la porte * est en relief sur la paroy, le Temple de Minerve, où l'on voit cette Déesse de marbre blanc, sans son équipage de guerre. Elle paroît en un autre estat au tableau voisin, où Vulcain la poursuit, transporté de son amour ; & de la violence de sa passion, naît un monstre demi dragon & demi-homme. Ce qui suit est une vieille histoire d'Orion aveugle, qui porte quelqu'un, qui luy montre le chemin qu'il † doit tenir, pour recouvrer la lumiere ; & le Soleil qui paroît guerir son aveuglement ; ce que Vulcain contemple de l'Isle de Lemnos. Après, est Ulyssé qui contrefait le fou, pour ne point aler au siege de Troye. Voyez les Ambassadeurs d'Agamemnon, qui l'y convient de la part de leur Maître. Que le Peintre a bien exprimé les feintes marques de sa fureur, tant en son visage effaré, qu'en sa charnuë âtelée à rebours, de deux animaux dissemblables, avec lesquels il laboure le rivage. Palamede pour opposer une feinte à une autre, fait

* Ou au dessus, vers le milieu de la sale.

† Ou qui meine à, &c.

sem-

semblant de vouloir tuer son fils, ou plutôt le coucher sur leillon, afin que le coutre de la charrue le tuë en passant. Le pere à ce danger s'arrête; & en ce faisant découvre la fourbe. La dernière histoire est celle de Medée, qui, transportée de rage & de jalousie, regarde ses enfans de travers, & medite déjà un sanglant dessein. La voyez vous avec une épée nuë à la main, toute preste à l'executer. Ces petits innocens luy sôtrient, ne sçachans rien de son crime. Vous voyez bien maintenant, Messieurs, que toutes ces choses arrêtent vôtre veüe, & la détournent sur des objets étrangers; si bien qu'on peut dire que la beauté de ce Palais nuisoit en quelque sorte à ma harangue. Je ne me dédis pas pourtant, de ce que j'ay dit à son avantage; mais j'ay esté bien aise de vous faire voir cette difficulté, pour redoubler vôtre attention, & pour vous représenter les merveilles de ce chef-d'œuvre, dont j'avois entrepris la louïange.

DE CEUX QUI ONT LONG-TEMPS VÉCU.

VOIC Y la liste de ceux qui ont long-tems vécu, que je te presente, illustre Quinte, après l'avoir faite sur un avertissement que j'eus en songe, le jour que tu donnas le nom à ton second fils, comme je le dis alors à quelques-uns. Mais ne sçachant à qui l'adresser pour l'heure, je me contentay de prier les Dieux qu'ils te conservassent long-tems en vie avec toute ta famille, tant pour l'intérêt de tous les honêtes gens, que pour le mien particulier. Depuis, comme je révois là-dessus, parce que le songe me sembloit pronostiquer quelque chose de bon, je crûs que c'estoit de toy qu'il vouloit parler; & j'ay atandu le jour de ta naissance, comme le plus propre à te faire ce present, & à te consacrer quelque fruit de mes études. Cela te pourra donner avec l'esperance d'une longue vie, les moyens d'y arriver, en vivant

com-